

Je me dois ici, de revenir sur ce rapport que j'ai exposé précédemment entre Wikipédia et la culture humaniste afin d'y apporter quelques nuances. Opposer ces deux formes de connaissance donne l'impression d'avoir à faire à deux mondes complètement différents et qui plus est, d'époques différentes. La notion d'encyclopédie, par exemple, prend une tournure tout à fait différente si l'on compare le modèle de l'Encyclopédie, celle qui fut dirigée par Diderot et d'Alembert vis-à-vis la version Wiki. Je pense ici à Charlemagne Tricotin, protagoniste du roman historique *En avant comme avant!* de Michel Folco, qui chez le libraire au XVIIIe siècle, lui demande naïvement : est-ce vrai que l'on retrouve vraiment tout ce qui se sait dans les volumes de l'Encyclopédie?

Cette œuvre se voulait être la synthèse des savoirs de l'époque en une série de livres, conformément au modèle ségrégationniste qui a dominé le XIXe siècle et qui continue à donner forme à cette manière dont on conçoit la littérature, mais aussi le savoir au sens de la culture humaniste (notons que je met de côté religieux de l'époque). Jean-Marie Schaeffer, dans son dernier ouvrage (2011) donne un bon aperçu de la manière dont la conception classique s'est légitimée autour d'une vision puriste en ce qui attrait les ouvrages et les idées reçues dans le domaine de la littérature et des sciences humaines en général. La perpétuation d'une telle vision du savoir expliquerait en partie pourquoi les littéraires accusent les jeunes de ne plus lire ou du moins, d'être pervertis par la culture populaire et de ne plus savoir ce qu'est vraiment la littérature. Si nous revenons sur la question de Wikipédia, est-ce juste de dire qu'une telle forme de savoir (*online*)

n'est pas représentative de ce qu'est le modèle de la vraie connaissance?

J'étais attablé lors d'une soirée en brasserie, il y a quelque temps, lorsque la conversation est arrivée à une impasse tandis que nous nous questionnions sur la signification d'une expression. Le problème fut rapidement réglé lorsqu'une des participantes sortit son téléphone intelligent pour accéder à l'application Wikipédia, réponse à notre acharnement étymologique. Cela dit, ce site est devenu un outil commun pour qui se questionne sur tout ou rien : alors qu'à mon questionnement sur un terme ou expressions quelconque, on me renvoie de plus en plus chez Wiki. Pourtant, je crois que ces utilisateurs auxquels je fais allusion sont les premiers à affirmer qu'il faut savoir faire la part des choses, où cette encyclopédie est vue comme une source secondaire, utile pour faire le survol d'un thème, sans pour autant lui donner un sens définitif. Autrement dit, nous ne sommes pas aliénés par Wikipédia, où les connaissances qu'elle propose seraient définitives : au contraire, je crois qu'on la considère pour ce qu'elle est, soit une encyclopédie rapide. La question est donc plus profonde et concerne notre rapport aux connaissances ou aux sciences humaines en général. Je terminais mon texte précédent avec le concept de la surmodernité proposé par Marc Augé, voulant que les dernières générations perdent pied devant l'histoire alors qu'ils tentent de définir le présent dans une quête individuelle. L'ethnologue a su mettre le doigt sur quelque chose, soit un changement de paradigme en lien avec le savoir.

Dans son essai *Pour un humanisme numérique*, Milad Doueihi (2011) propose une vision qui, selon moi, est susceptible d'éclairer notre rapport aux nouvelles technologies. Ce qu'il propose, c'est qu'on fait face à un changement de paradigme, un paradigme numérique. La méthode proposée par l'auteur afin de faire fit de ce nouvel état des choses, en est une pourtant simple, mais négligée : soit d'étudier le numérique en lui-même et pour ce qu'il est. En effet, une étude comparative des technologies et utilisant les critères des sciences humaines comme point d'attache permet de comparer les deux modèles du savoir et de déterminer ce qui les séparent, mais cela nous donne peu d'indices pour comprendre le numérique en lui-même et pour lui-même. Comprendre ces nouveaux outils et leur utilisation est donc susceptible de nous en apprendre plus sur nous-mêmes puisqu'il s'agit d'une nouvelle réalité que l'on ne saurait ignorer, même si snobée par notre culture livresque! Doueihi propose un concept intéressant, celui d'anthologie qu'il applique à la culture numérique qui relève d'une nouvelle façon d'acquérir des connaissances et qui suit l'idéal à la base des technologies, celui d'être utilitaire et de nous faire gagner du temps. En autres mots, le savoir sur internet prend la forme d'une anthologie (soit un recueil d'œuvres, au sens classique du terme) puisque des fragments d'informations nous sont présentés de façon soit aléatoire, où les moteurs de recherche sélectionnent les sites les plus pertinents pour nous et sélective, dans le cas des Wikipédia, Qwiki, et autres sources encyclopédiques en ligne. Il serait facile de critiquer ce traitement de l'information qui, on en convient, limite souvent à quelques mots clés les connaissances sur la toile, mais ne faut-il pas oublier qu'il s'agit de l'un des

aspects évolutifs du numérique. Le numérique, c'est l'accès à l'information de plus en plus facilitée par les moteurs de recherche, et ce, dans le confort de sa demeure, sauf que l'auteur a pointé un questionnement qui devient inhérent à cette nouvelle façon de faire : cette automatisation de la recherche implique qu'une classification de l'information est faite pour nous, mais est-elle vraiment représentative des connaissances au sens large sur un sujet donné?

Une telle vision du numérique, dans son ensemble, est intéressante au sens où elle permet de questionner nos intérêts que j'oserais appeler profonds en lien avec la connaissance. Il ne s'agit donc pas d'accuser de perversion les nouvelles plateformes du savoir, mais d'en comprendre leur usage et ce pour quoi elles diffèrent de la culture livresque classique. C'est ici que devient intéressante la vision de Marc Augé puisqu'elle suppose un changement au niveau des perceptions mêmes de la culture et des connaissances. Contrairement à Bourdieu, il s'agit moins d'une critique des supports (la télévision dans le cas du sociologue français), mais de nos rapports face à ces derniers, face à l'histoire et à la cumulation qu'elle implique. En ce sens, si les médias sociaux, encyclopédies en ligne et autres fonctions du numérique ne cessent de croître, c'est qu'il y a une demande, voire un besoin, qui stimule la création de nombreuses plateformes et par le fait même, la netéconomie. Du livre au Web, c'est en partie un changement se situant au niveau des intérêts et valeurs des utilisateurs qui met en branle ce passage à niveau des références. Car oui, il y a un changement, mais en tant qu'acteurs et actrices

des sciences humaines, faut-il céder à la panique engendrée par des tenanciers décrivant l'abrutissement des masses qui ne lisent plus? Et si ce changement relevait plutôt d'une nouvelle forme de savoir, un savoir partagé et sans frontière tel que le conçoivent les créateurs de Wikipédia? Je crois qu'il serait aussi difficile d'attester que l'on fait face à une nouvelle forme de savoir plus démocratique que d'affirmer que la panique intellectuelle relève de la perte d'une culture humaniste visant à s'autolégitimer vis-à-vis les sciences « dures », à l'aide de critères rigoureux et souvent puristes. Pourtant, les deux critiques semblent valables, même si les termes empruntés ici sont un peu forts : c'est qu'à mon avis, les deux communautés (internet et la culture livresque) sont traversées par des intérêts variés et parfois critiquables. On sait par exemple que les différents cercles des sciences de l'Homme peuvent être hermétiques, d'où le ségrégationnisme proposé par Schaeffer, qui s'étend sous trois chefs : le nationalisme exacerbé des idées du XIXe siècle, l'isolement interdisciplinaire et la ségrégation intradisciplinaire (entre les différentes écoles de pensée). Par ailleurs, il serait abusif d'affirmer qu'internet tire son épingle du jeu par ses visées démocratiques, puisqu'une large part des intérêts demeure économique, même si Wikipédia demeure un organisme sans but lucratif, mais aussi parce qu'une part d'expertise se perd au profit de ce qu'on pourrait appeler un certain sens commun, au sens que Bourdieu donnait à cette expression. C'est donc, encore une fois, le sens commun et une forme de savoir légitimé qui s'opposent : débat relativement complexe puisque certaines communautés d'intérêts sont susceptibles d'apporter d'intéressantes sources d'information, sans pourtant profiter de la

visibilité des autres. Quant aux canons du savoir, je suis d'avis qu'il faut garder une distance critique et faire preuve d'ouverture, même s'ils sont la plupart du temps issus de connaissances cumulées avec le temps.

Ainsi, je crois qu'une étude plus approfondie de ces organismes dont Wikipédia fait partie serait nécessaire afin de comprendre la dynamique inhérente à la création d'une nouvelle forme de savoir, une nouvelle forme de référence vis-à-vis les connaissances diverses. L'anthropologie, sous ses visées réflexives, serait apte à la tâche, d'autant plus qu'elle fait partie des disciplines visées par ce changement : grandement touchée, il s'agit d'une grande oubliée dans ce pari qu'est celui du savoir 2.0.

BIBLIOGRAPHIE

Augé, Marc. 1992. *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, La librairie du XXI^e siècle, Éditions du Seuil.

Doueïhi, Milad. 2011. *Pour un humanisme numérique*, Seuil, col. La librairie du XXI^e siècle

Folco, Michel. 2008 [2001]. *En avant comme avant!*, Seuil, col. Points.

Schaeffer, Jean-Marie. 2011. Petite écologie des études littéraires : Pourquoi et comment étudier la littérature?, Éditions Thierry Marchaise.

Yann Pineault - Mai 2012